

LA SEPT, SAMEDI 23 H 30

La corde sensible d'Ylva Julen

Dans son film, la Suédoise Ylva Julen refait le chemin de la violoniste Anna Lindal, son amie d'enfance. « La Corde de la vie » : Stockholm-Paris, une vie habitée de son et d'amour. Classique et contemporain.

Elles étaient deux petites filles suédoises inséparables, à une époque où les parents filmaient leurs enfants. L'une est partie à l'étranger, l'autre, Ylva Julen, est devenue cinéaste après avoir vécu mai 68. Elle a placé des images d'enfance (« à gauche Anna, à droite moi », « Anna qui racle son pre-

mier violon », etc.) au début de *la Corde de la vie*, le film qu'elle a réalisé sur son amie, devenue violoniste.

Pour ceux qui se sont toujours sentis exclus de la musique contemporaine, c'est une révélation : grâce à l'intimité qui existe des deux côtés de la caméra, le film donne à comprendre le cheminement qui conduit à la musique moderne et, sans le dire, montre comment celle-ci exprime une vie et des sentiments actuels.

« Les gens aiment une musique qui a été composée il y a deux cents ans, dit l'héroïne. La musique d'aujourd'hui, qui la connaît ? C'est comme si on avait perdu contact avec son temps. » Le temps d'Anna est celui d'un retour au pays après dix ans de carrière internationale. Aux côtés de grands chefs, on l'a vue interpréter Mozart ou Chopin. Quand elle rentre en Suède, elle a 29 ans et une histoire d'amour dans les bagages : il est violoncelliste suédois, resté en France pour travailler avec Boulez. Images de Stockholm, images de Paris, déchirement de vivre dans deux villes différentes, retrouvailles, dialogue violon-violoncelle, rage, la musique bascule, accompagne avec violence ce que vivent les deux amants, trains qui partent, cracheur de feu parisien, beauté glacé des paysages suédois, exaspération de la beauté qui produit en contrepoint cette musique déchirée.

Elle n'est pas toujours belle, ni mélodieuse, cette dissonance, cette « sonorité nouvelle » qui doit sortir sous l'archet. « La musique a la vertu de consoler, explique Anna. Mais la réduire à ça, c'est comme faire une peinture où il n'y aurait que du bleu, une pièce de théâtre

où les acteurs s'embrasseraient à l'arrêt. On rate beaucoup de choses si on veut vouloir chercher que la beauté.

Une fois passé ce cap, le néophyte peut aller plus loin et assimiler la règle d'une musique qui sert à exprimer le monde d'aujourd'hui. « Imite-moi, Anna », dit le compositeur venu de la musique classique : il pousse les cris les plus semblables, en les modulant suivant l'inspiration et Anna, exacte, les reproduit sur son violon. C'est comme une blague. La musique perd de sa nouveauté. Progressivement, le spectateur apprend à « accepter » les sonorités plus incongrues, à suivre l'inconnu dans l'inconnu, jusqu'à la fin. La musique prend toute la place, et les amarres d'avec l'expérience se créent elle se crée sous nos yeux. La corde tombe d'elle-même : quelle chance !

Encore fallait-il réussir à montrer cela. Ylva Julen fait bien faire sentir tout cela. Ylva Julen signe le film avec son frère Stefan. Elle parvient avec beaucoup de finesse. Pour résoudre un problème (comment rendre compte par le son d'une vie habitée par le son), elle le fait de façon classique et finalement sage. Son film est propre. Mais on ne peut pas reprocher ? On ne peut pas regarder tendre qu'elle jette sur son enfance, elle réussit à introduire le spectateur dans un monde qui est traditionnellement interdit.

Quel dommage que La Sept n'aille qu'en direction des nuages et ne soit que le seul bénéficiaire d'une poignée de privilégiés !

Sélim M



Xavier Lambours

Au Festival de Cannes 88, juste après un coup de tonnerre de « Tu ne tueras pas », les festivaliers sonnés erraient sur la retraite en Haute-Ardèche et le réalisateur Lesławski-l'invisible a précisé son programme des de son « Dekalog » (« No End », « L'Invisible », « Un train », « Une brève histoire d'amour »). Entretien avec le Polonais travaillé